

Ce qui passe entre les générations

Adèle Jacquet-Lagrèze

La féminité, un signifiant qui ne s'hérite pas, une affliction qui passe * ?

« Les deux femmes se taisent.
Chacune dans son silence.
Et ce n'est pas le même ¹. »

« À l'aube de la vie, je criai et une voix m'a prise dans ses bras, a pris soin de moi. À l'aurore, j'ai crié encore et ses bras m'ont bercée de leurs mots. Mais la voix, elle, avait disparu. Alors depuis, quand j'adresse un écrit, c'est elle que j'appelle en corps et encore ². »

En 1932, Freud, qui a analysé nombre de femmes ³, s'interroge sur leur être en tant que sexué, du fait de sa découverte de l'inconscient comme principalement mis en acte par une étiologie sexuelle. Les parents étant les premières figures d'identifications et d'investissement libidinal, leur façon de s'être situés eux-mêmes quant au sexe va intervenir dans la manière dont chaque sujet va se construire, mais laisse ouverte la question de savoir ce qui est de l'ordre d'un héritage relevant de représentations repérées, assumées ou rejetées, et ce qui serait de l'ordre d'un affect irréductible à un signifiant transmissible.

1. Freud termine sa conférence « La féminité » sur des considérations pratiques où sa clinique a buté : une femme, passé trente ans, serait difficile à faire évoluer dans son fonctionnement, émettant l'hypothèse que « le [...] développement vers la féminité avait épuisé les possibilités de sa personne ⁴ ». Il articule ce chemin d'assignation à la féminité dans sa signification biologique ⁵ au niveau de ce passage de la puberté, celui-ci devant amener la jeune fille vers une sexualité fonctionnelle quant au but de la perpétuation de la vie, au-delà de la mort interne au corps organique, par

la procréation ⁶. Or le plaisir d'organe chez la fille ne recouvre pas le plaisir qu'elle pourra trouver dans le coït ⁷. Une part de sa jouissance est ailleurs, supplémentaire, non nécessaire à cet acte ⁸. Freud a tenté d'explorer alors les voies de réponse suivant l'articulation de la jouissance de corps, toujours partielle et autoérotique, à sa mise en lien, *via* l'Œdipe et le complexe de castration, avec le corps de l'autre sexe, permettant la procréation. Cependant, sa reconnaissance de l'attachement primitif à la mère qui effectue les premiers soins pour la fille comme pour le garçon, lui éclaire ces processus comme non symétriques pour chacun des deux sexes, notamment au moment de la découverte de l'absence de pénis chez la mère. Processus toujours actuels dans la clinique, où nous voyons que les femmes et les hommes confrontés au réel du corps questionnent l'énigme d'une hypothétique essence de la féminité.

2. Qu'est-ce qui du corps-sujet ⁹ la particulariserait de manière universelle ? Autrement dit, quelle serait la condition au sens logique d'un énoncé cernant une particulière maximale ¹⁰, qui rendrait possible une transmission du signifiant de la féminité ? Freud cherchait déjà un facteur spécifique caractérisant la fille comme différente du garçon. La superposition du binaire activité/passivité sur celui masculin/féminin n'étant pas intrinsèque cliniquement, il pense le trouver dans les trois destins féminins de son complexe de castration ¹¹. Mais Lacan, à la suite de Freud lui-même, nous montre que la castration n'est pas un « nœud nécessaire ¹² » pour la fille, d'où un rapport autre à la jouissance phallique. Ce qui n'est pas pris par ce nœud échappe au désir d'« avoir » ou d'« être » le phallus et supplémente le discours autrement.

La particulière caractérisant l'homme par la « jouissance hors corps, jouissance localisée du Un phallique, corrélative du manque à jouir et liée à la castration ¹³ », est minimale, car dans notre langue française « homme » est un terme à la fois sexué et générique qui laisse en suspens que « tous ceux » qui s'inscrivent dans cette jouissance le soient, « hommes ». Mais pour la femme, dans ce qui la différencierait de l'homme, il n'y a pas de signifiant permettant d'épingler une particulière maximale qui mettrait les « tout-hommes » hors de leur champ, et qui cernerait positivement en quoi « pas tous » ne s'y rangeraient, dans ce pas-tout phallique...

On peut donc supposer que la féminité est un signifiant qui est « for-clos de fait », rejeté du réseau signifiant qui pourrait la représenter. Il est dès lors inapte à la transmission, nécessitant un dire ¹⁴ propre à chacune, à

chacun, pour le faire exister ou non, à partir de ce qui s'en attesterait dans un retour comme affect...

3. Or, au « dire » d'un sujet, qui se situe de faire ou non exister tel signifiant répondant de la fonction phallique, ou de cette autre chose « en supplément » qui signifierait le féminin, s'oppose, ou plutôt s'impose la pulsion silencieuse qui ne cesse de pousser et de se mettre en travers du chemin de la satisfaction, soit un frayage efficient à apaiser la tension que provoque sa dérive. Comment articuler alors le rapport de chaque sexe au désir et à la jouissance ? Si Freud ne trouve pas de moyen plus pratique que de relier la passivité à la féminité et l'activité à la masculinité ¹⁵, il n'en méconnaît pas moins que ces attributions soient le fait de préjugés socio-culturels, tout en maintenant sa perception du coït comme relevant d'une activité agressive de l'homme et comme indépendant du consentement de la femme ¹⁶. Mais, à y regarder de plus près, ce que Freud va appeler « masochisme féminin », qui découle de cette passivité, a plus à voir avec une représentation « métaphorique ». Lacan pointe d'ailleurs la fonction idéalisante des « effets castrateurs » que peut revêtir l'activité féminine, inverse à cette « note régressive ¹⁷ ». Mais la régression à l'objet « prégénital », surtout « a-sexuel ¹⁸ », se différencie ainsi du « fantasme de cette passivité », en supposant « une transformation au niveau inconscient » : aspirations masochiste et féminine sont en cela différentes.

Ladite « passivité féminine » devrait donc se réviser sous l'auspice du couple action/dire. Un dire du féminin qui demanderait peut-être un renoncement à l'action d'où sa dimension subjective ne serait pas absente, un « se taire » au joint de l'acte sexuel, un renoncement à la jouissance phallique de l'être comme de l'avoir.

4. Néanmoins, ce renoncement demeure une énigme alors même qu'une certaine affliction des femmes dans leur rapport à l'homme et/ou à la mère affleure dans les cures sous forme de plainte ou de récrimination. La féminité serait-elle un affect qui se heurte au langage ? Que le désir des femmes soit toujours calqué sur celui de l'Autre, rend impossible leur rencontre, qui pourrait en faire un ensemble, l'Autre étant radicalement singulier à chacune ¹⁹... Le passage d'une génération à l'autre voit ainsi passer les effets de cette affliction sans pouvoir la contrer, l'expliquer, la transmettre. Chacune est traversée par des affects qui ne se parlent pas et restent, comme tels, intransmissibles. Solitude d'un corps étranger à soi-même, « Autre absolu ²⁰ » de la féminité. Au-delà de « l'effet d'être ²¹ », gagné au prix de bien des

concessions dans l'amour, sourd ainsi pour les « dites » femmes, cette « jouissance qu'elle obtient par surcroît [...] au-delà du semblant ²² ».

5. Y aurait-il un lien social particulier à la relation parent-enfant, discriminé par leur façon de se situer quant au sexe ? Un lien mère-fille, ou père-fille, pourrait-il se lire de manière formelle dans un discours particulier ? En effet, le complexe d'Œdipe ne peut simplement se transférer du garçon à la fille. Freud le déploie par toutes sortes d'observations réfutant ses tentatives de formalisation.

Le ravage maternel serait-il une configuration particulière du lien mère-fille dans laquelle le père n'eût pas pu opérer sa fonction dans le couple familial, et où le refus de renoncement à la jouissance entre mère et fille souderait leur lien dans un non-discours, qui laisserait échapper son ravage de cris et de silences ?

Le couple d'une mère avec son fils, pour lequel Freud parle pour la mère de « satisfaction illimitée ²³ », faisant résonner l'assertion de Lacan d'un possible « rapport sexuel entre générations voisines ²⁴ », s'écrirait-il dans un discours particulier ?

Le couple père-fille que Freud déplore comme non exploré, conduirait-il à une éternisation de l'idéalisation et au narcissisme suprême pour chacun ?

Enfin, la rivalité dans le non-rapport père-fils, qui amène au carrefour des structures, selon la façon dont le fils peut « se dire » face aux noms-du-père, est-elle là aussi inscriptible dans un discours qui préciserait une forme de rapport singulier, non homogène aux discours établis par Lacan ?

Pour notre Convention, ces questions pourraient être approfondies ainsi que leurs éventuelles incidences sur une clinique différentielle des transferts selon les sexes. Voir, par exemple, si la rencontre produisant des effets de transformation (dont Freud déplorait le trop peu) chez les patients affligés d'un affect du féminin, dépendrait de la façon dont l'analyste qui va lui répondre se serait situé quant au sexe. Non pas tant par sa manière singulière de pianoter avec son manque, puisqu'en tant que semblant d'objet *a*, son sexe n'a pas d'importance, mais par la façon transférentielle dont il sera entendu dans ses interprétations au niveau de la jouissance. En effet, la manière dont une dite-femme vit sa quête de jouissance supplémentaire me paraît intrinsèquement hétérogène en fonction du sexe rencontré, suivant l'appui imaginaire pris dans ses imagos avec lesquelles elle se sera construite...

*[↑](#) *Ouverture(s)*, soirée préparatoire à la 2^e Convention européenne de l'EPFCL des 10 et 11 juillet 2021 à Rome, sur le thème « Ce qui passe entre les générations », proposée par les délégués IF du pôle 14, le 11 avril 2021.

- 1.[↑](#) J. Benameur, *Laver les ombres*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2008, p. 142.
- 2.[↑](#) AJL, Paris, inédit, 10 avril 2021.
- 3.[↑](#) S. Freud, « 33^{ème} conférence : La féminité », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1984.
- 4.[↑](#) *Ibid.*, p. 180.
- 5.[↑](#) *Ibid.*, p. 159.
- 6.[↑](#) S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 99-123.
- 7.[↑](#) S. Freud, « 33^{ème} conférence : La féminité », art. cit., voir ses élaborations sur le changement de zone érogène du clitoris au vagin, que devrait accomplir la fille pour un développement « accompli » vers une sexualité hétérosexuelle « utilitariste ». Et J. Lacan, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 733 : « Dès lors c'est de cet incubé idéal qu'une réceptivité d'étreinte a à se reporter en sensibilité de gaine sur le pénis. »
- 8.[↑](#) S. Freud, « 33^{ème} conférence : La féminité », art. cit., p. 176.
- 9.[↑](#) B. Toboul, « Du paradoxe du dire à sa forclusion », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 24, *Les Voies du dire*, Paris, EPFCL, juin 2020, p. 18.
- 10.[↑](#) C. Fierens, « Le dire du pastout », *Essaim*, n° 22, Toulouse, Érès, printemps 2009, p. 66 : « Quand je dis "quelques A appartiennent à B", je peux laisser *en suspens* la possibilité que "tous les A appartiennent à B" (sens minimal de la particulière) ou au contraire je peux vouloir dire *de surcroît* qu'il n'y a "que quelques A qui appartiennent à B", autrement dit que "pas tous les A n'appartiennent" (sens maximal). »
- 11.[↑](#) S. Freud, « 33^{ème} conférence : La féminité », art. cit., p. 166-174.
- 12.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 214. Ainsi que J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 464-465 : « Je ne ferai pas aux femmes obligation d'auner au chaussoir de la castration la gaine charmante qu'elles n'élèvent pas au signifiant, [...]. »
- 13.[↑](#) D'après C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 43.
- 14.[↑](#) C. Soler, *Lacan, lecteur de Joyce*, Paris, PUF, 2015, p. 92-94.
- 15.[↑](#) S. Freud, *L'Homme aux loups*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1990, p. 44 : « Il découvrait la signification biologique de masculin et féminin. Il comprenait maintenant qu'actif équivalait à masculin mais passif à féminin », ou encore S. Freud, « 33^{ème} conférence : La féminité », art. cit., p. 153-156, et p. 171 : « Avec l'abandon de la masturbation clitoridienne, il y a renoncement [verzichtet] à une part d'activité. »
- 16.[↑](#) *Ibid.*, p. 176 : « L'accomplissement du but biologique a été confié à l'agressivité de l'homme et a été rendu, dans une certaine mesure, indépendant du consentement de la femme. » D'où on peut déduire que son désir à elle n'est pas là en jeu.

17. [↑](#) J. Lacan, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », art. cit., p. 730.
18. [↑](#) C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, op. cit., p. 70-71. Je remercie Nadine Cordova et Frédéric Pellion pour la mise en lumière d'un lapsus, qui m'a fait remarquer que l'expression objet « a-sexuel » en deux mots équivoque avec « asexuel » en un seul, en créant un oxymore qui prête à confusion quant à la conception de l'objet prégénital freudien, qui par définition est sexuel. On peut ainsi s'interroger sur son caractère « asexué », comme mon lapsus me l'avait d'abord fait écrire. Le passage de l'objet asexué à l'objet a-sexuel n'est peut-être pas sans convoquer pour le sujet ce passage où il a à se situer en tant que sexué.
19. [↑](#) Cf. première citation en exergue.
20. [↑](#) J. Lacan, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », art. cit., p. 732.
21. [↑](#) C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, op. cit., p. 79.
22. [↑](#) *Ibid.*
23. [↑](#) S. Freud, « 33^{ème} conférence : « La féminité », art. cit., p. 179.
24. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 11 avril 1978 : « Il n'y a pas de rapport sexuel, sauf pour les générations voisines, à savoir les parents d'une part, les enfants de l'autre. [...] C'est à quoi pare l'interdit de l'inceste. »